

FERDINAND VON SCHIRACH



récit
Gallimard

CAFÉ
ET
CIGARETTES

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

CRIMES, 2011 (Folio n° 5452)

COUPABLES, 2012 (Folio n° 5792)

L'AFFAIRE COLLINI, 2014 (Folio n° 6016)

TABOU, 2016

LA CHALEUR DE LA RAISON. Dialogue entre deux intellectuels allemands
(avec Alexander Kluge), 2019

SANCTION, 2020 (Folio n° 7156)

CAFÉ ET CIGARETTES

FERDINAND VON SCHIRACH

CAFÉ
ET CIGARETTES

récit

*Traduit de l'allemand
par Rose Labourie*

nrf

GALLIMARD

P. [38](#), [39](#) et [41](#) : Ernest Hemingway, *Paris est une fête*, traduit de l'anglais par Marc Saporta © Éditions Gallimard, 1964.

P. [48-49](#) : Lars Gustafsson, «Det skall vara en dag», tiré du recueil *En tid I Xanadu*, traduit du suédois par Alain Gnaedig.

P. [78](#) : Friedrich Schiller, *Guillaume Tell*, traduit de l'allemand par Sylvain Fort © L'Arche, 2002.

P. [147](#) : Francis Scott Fitzgerald, *Gatsby le magnifique*, traduit de l'anglais par Philippe Jaworski © Éditions Gallimard, 2012.

P. [159](#) : Stefan Zweig, *Correspondance, 1932-1942*, tome 3, traduit de l'allemand par Laure Bernardi © Éditions Grasset et Fasquelle pour la traduction française, 2008.

Titre original :

KAFFEE UND ZIGARETTEN

© *Ferdinand von Schirach*, 2019.

© *Éditions Gallimard*, 2023, pour la traduction française.

Couverture :

Photo © *Reilika Landen/Plainpicture*.

*The woods are lovely, dark, and deep,
But I have promises to keep,
And miles to go before I sleep,
And miles to go before I sleep.*

ROBERT FROST

UN

En été, il descend tout les jours jour à l'étang. Il s'assied sur le pont chinois qui mène à la petite île, nénuphars et iris des marais en dessous de lui, et parfois, il voit des carpes, des brèmes et des tanches. Devant lui, des libellules avec d'énormes yeux à facettes font du surplace dans les airs. Les chiens de chasse essayent de les attraper, mais ils les ratent à chaque fois. Les libellules font de la magie, dit son père, mais ce sont des prodiges si minuscules qu'ils restent invisibles aux yeux des hommes. C'est derrière les vieux marronniers et les murs en pierre du parc que commence le reste du monde. L'enfance n'est pas heureuse, les choses sont trop compliquées, mais plus tard, il se souviendra toujours de la lenteur de ce temps-là.

La famille ne part jamais en vacances. Les moments forts de l'année sont la période de Noël avec les longues journées de l'Avent, les chasses au renard en été avec chevaux et chiens, et les grandes battues de l'automne à l'occasion desquelles les rabatteurs mangent du ragoût dans la cour du pavillon de chasse en buvant de la bière et de l'eau-de-vie aux herbes.

Parfois, la famille vient en visite. Une tante sent le muguet

de mai, une autre la transpiration et la lavande. Elles lui caressent les cheveux de leurs vieilles mains, il doit faire la révérence et le baisemain. Il n'aime pas qu'elles le touchent, et il n'a pas envie d'être là quand elles discutent entre elles.

Juste avant ses dix ans, il entre dans un internat jésuite. L'endroit est situé dans une vallée sombre et étroite de la Forêt-Noire, six mois d'hiver, la grosse ville la plus proche est à bonne distance. Le chauffeur l'emmène loin de son chez-lui, loin des chinoiseries, des tapisseries en soie peinte et des rideaux avec des perroquets de toutes les couleurs. Ils traversent des villages et des paysages déserts, longent des lacs avant de descendre et de s'enfoncer toujours plus dans la Forêt-Noire. À leur arrivée, il est intimidé par la gigantesque coupole de la cathédrale, les bâtiments de style baroque et les soutanes noires des pères. Son lit se trouve dans un dortoir avec trente autres lits, et dans les sanitaires, les lavabos sont alignés le long du mur, il y a seulement de l'eau froide. La première nuit, il croit que la lumière va bientôt se rallumer et que quelqu'un va lui dire : «Tu as été courageux : c'est terminé maintenant, tu peux rentrer chez toi.»

Il se fait à l'internat, comme les enfants se font à tout ou presque. Mais il se dit qu'il n'est pas à sa place, qu'il lui manque quelque chose qu'il ne parvient pas à nommer. Le vert et le vert foncé de son monde d'autrefois disparaissent peu à peu, les couleurs dans sa tête se transforment. Il ne sait pas encore que son cerveau associe «mal» les sensations entre elles. Il «voit» les lettres, les odeurs et les gens sous forme de couleurs. Il croit que les autres enfants voient la même chose, c'est bien plus tard qu'il apprend le mot *synesthésie*. Un jour, il montre les poèmes qu'il écrit sur ces couleurs au père qui enseigne l'allemand. Le vieil homme

appelle chez sa mère, il lui dit que le petit garçon est «en danger». Il n'y a pas de conséquences. Quand il récupère les poèmes, seules les fautes d'orthographe sont marquées en rouge.

Son père meurt quand il a quinze ans. Il ne l'a pas vu depuis de nombreuses années, ses parents se sont séparés tôt. Son père envoyait des cartes postales à l'internat, les rues de Lugano, de Paris et de Lisbonne. Un jour, une carte est arrivée de Manille, un homme en costume de lin clair posait devant le palais de Malacañan. Dans sa tête, son père ressemblait à cet homme.

Le directeur de l'internat lui donne de l'argent pour s'acheter un billet de train et rentrer chez lui. Il ne prend pas de valise, parce qu'il ne voit pas ce qu'il pourrait mettre dedans. Il n'a qu'un livre avec lui, le marque-page glissé à l'intérieur est la carte postale de Manille. Pendant le trajet, il essaye de graver dans sa mémoire chaque gare, chaque arbre par la fenêtre, chaque passager de son compartiment. Il est certain que s'il ne s'en souvient pas, tout va s'évanouir.

Il se rend seul à l'enterrement, un chauffeur de la famille le dépose devant le funérarium de Munich. Il entend des discours sur un drôle d'étranger, son penchant immodéré pour l'alcool, son charme et son naufrage. Il ne connaît pas la nouvelle femme au premier rang. Elle porte de longs gants de dentelle noire, et sous le voile, il ne voit que son rouge à lèvres vif. Une photo grand format est posée à côté du cercueil, mais l'homme dessus ne ressemble pas à son père. Un oncle qu'il n'a vu que deux fois le prend dans ses bras, lui embrasse le front et lui dit qu'il est «béni». Il est mal à l'aise, mais il sourit et répond poliment. Plus tard, sur le chemin du cimetière, le soleil se réfléchit sur le bois ciré du cercueil.

La terre qu'il jette dans la tombe est humide de la pluie de la nuit passée, elle lui colle à la main, et il n'a pas de mouchoir pour l'essuyer.

Quelques semaines plus tard, c'est le début des vacances d'automne. Il est installé devant la cheminée du hall d'entrée de la maison, les deux chiens appelés Shakespeare et Whisky sont couchés à ses pieds. Soudain, il entend tous les bruits avec la même intensité, la voix lointaine de sa grand-mère et celle de sa dame de compagnie, les pneus de la voiture que le chauffeur manœuvre devant la maison, les cris d'un geai, le tic-tac de l'horloge sur pied. Il voit le moindre détail avec une précision exacerbée, le reflet huileux dans sa tasse de thé, les fibres du canapé vert clair, la poussière dans les rayons du soleil. Il se met à avoir peur, et pendant plusieurs minutes, il n'arrive plus à bouger.

Quand sa respiration s'est calmée, il monte à la bibliothèque. Il cherche un texte qu'il a lu un jour. Le 20 novembre 1811, Heinrich von Kleist s'est rendu sur la rive du petit Wannsee en compagnie d'une amie atteinte du cancer, ils voulaient tous les deux mourir. Ils ont passé la nuit dans une modeste auberge et écrit des lettres d'adieu jusqu'au petit matin. Un courrier de Kleist adressé à sa demi-sœur se termine par la précision suivante : « À l'auberge de Stimming, près de Postdam. » L'après-midi du lendemain, ils ont commandé du café et se sont fait apporter des sièges dehors. Kleist a visé la poitrine de son amie et s'est tiré une balle dans la bouche, il savait que les tempes n'étaient pas assez fiables. Il était « satisfait et serein », avait-il écrit juste avant.

Il attend que tout le monde soit au lit, puis il se rend au bar, s'assied dans un fauteuil et boit méthodiquement une bouteille et demie de whisky à petites gorgées. Quand il veut

se relever, il trébuche, renverse un guéridon, les carafes en cristal tombent par terre. Il regarde fixement la tache sombre s'élargir. À la cave, il ouvre l'armoire forte, prend l'un des fusils de chasse et sort de la maison, il laisse la porte ouverte. Il va à l'orme que son père a planté à sa naissance, s'assied par terre et s'adosse contre le tronc lisse. De là, il voit la vieille maison avec son perron et ses colonnes blanches dans la lumière de l'aube, la pelouse de la corbeille vient d'être tondue, il y a une odeur d'herbe et de pluie. Son père disait qu'il avait enterré une pièce d'or africaine au pied de l'orme, qu'elle lui porterait bonheur. Il prend le canon noir de l'arme dans sa bouche, le contact est étrangement froid sur sa langue. Et il appuie.

Le lendemain matin, les jardiniers le trouvent dans son vomi, il a la carabine dans les bras. Il était tellement ivre qu'il n'avait pas mis de cartouche. Il ne parle à personne de cette nuit où il s'est vu lui-même.

À l'âge de dix-huit ans, il part pour la première fois en vacances avec sa petite amie. Il a travaillé quatre semaines à la chaîne en usine, l'argent suffit pour le voyage. Ils prennent l'avion pour la Crète et roulent pendant trois heures dans les montagnes à bord d'un vieux car, des routes en lacets de plus en plus étroites, avant de poursuivre jusqu'à la pointe la plus au sud de l'île. Ils louent une chambre dans une pension, parquet blanchi à la chaux, draps blancs. La mer de Libye s'étend au pied de leur fenêtre. Dans le village, il n'y a qu'une poignée de maisons et une minuscule supérette avec des fruits, du fromage, des légumes et du pain. Chaque jour, la propriétaire prépare soit des biscuits sucrés soit des beignets salés, c'est ainsi qu'ils se nourrissent. Ils passent leurs journées à la plage, tout est calme.

Elle finit par vouloir savoir pourquoi il est comme il est. Comment une personne lumineuse comprendrait-elle les ténèbres ? songe-t-il. Il essaye d'employer les mots des médecins, elle écoute et hoche la tête. La dépression n'est pas la tristesse, dit-il, c'est quelque chose de complètement différent. Il sait qu'elle ne comprendra pas.

Dans la chambre, elle suspend sa robe sur le dossier du fauteuil. Elle est debout dans la salle de bains, son corps élançé devant le miroir embué. Couché dans le lit, il la regarde. L'air est chaud et humide. Le monde autour de lui disparaît sans résistance, les angles s'émeussent, les couleurs s'estompent, le bruit se tait. La porte de la salle de bains se referme, il est seul. Du pétrole commence à goutter du plafond sur son front, il dégouline en traînées sur les murs à la chaux, il recouvre le parquet, le lit, les draps, tout s'aplanit et se déstructure. La chambre se remplit, le pétrole gicle sur son visage, ses oreilles et sa bouche, lui colle les yeux. Il le respire, il n'entend plus rien, et il devient le pétrole bleu nuit.

Plus tard, ils sont couchés sur le lit, épuisés et trempés de sueur. Quand elle s'est endormie, il la regarde. Il embrasse ses seins, tire le drap sur son corps et va s'asseoir sur le balcon. La mer est noire et étrangère. Il ne se rappelle plus s'il lui a vraiment raconté tout cela. Et puis il comprend que soixante autres années du même ordre l'attendent.

DEUX

Il y a cinquante-quatre ans, le jour de ma naissance, la ligue des États arabes a mis l'embargo sur Burberry, un fabricant anglais d'imperméables. La raison était que cette firme faisait affaire avec Israël. À l'époque, la ligue boycottait plusieurs entreprises au comité desquelles siégeait lord Mancroft. Il était de confession juive.

À Londres, on ne s'est pas laissé décontenancer. Un porte-parole de la firme a déclaré que, de toute façon, il pleuvait rarement dans les États arabes et qu'un nombre «ridiculement faible» d'imperméables y avaient été exportés à ce jour.

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR ROSE LABOURIE

Véritable mosaïque littéraire composée de quarante-huit fragments, *Café et cigarettes* propose des réflexions sur le monde qui nous entoure et sur notre façon de l'habiter. Au fil des rencontres, de Munich à Paris, en passant par Rio, Ferdinand von Schirach nous offre un commentaire du réel, à la fois dépouillé et intime. Pour la première fois, il se met en scène, évoquant son enfance et le sombre passé familial. Privé et commun se rejoignent alors dans l'entremêlement de récits personnels, d'observations générales et de courtes nouvelles dans la veine de ses recueils célèbres.

Sous des apparences désinvoltes et fatalistes, von Schirach s'interroge sur le devoir, l'éthique et le caractère éphémère du bonheur, mais sans oublier de faire preuve d'humour et d'empathie.

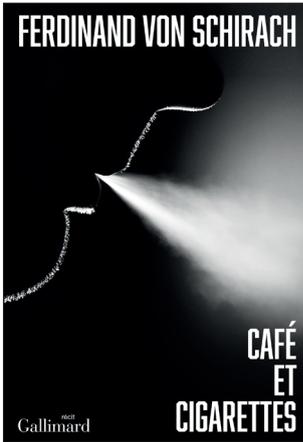
Né à Munich en 1964, FERDINAND VON SCHIRACH est avocat de la défense au barreau de Berlin depuis 1994. Ses trois recueils de nouvelles, *Crimes, Coupables et Sanction*, ainsi que ses romans *L'affaire Collini* et *Tabou*, tous publiés par les Éditions Gallimard, lui ont valu un succès international.

« La grande voix de la littérature allemande. »

ZDF MITTAGSMAGAZIN

« Avec une ironie fine, un humour sous-jacent, un désespoir discret, l'auteur évoque ce qui le désespère et ce qui le sauve. »

NDR KULTUR



Café et cigarettes
Ferdinand von Schirach

Cette édition électronique du livre
Café et cigarettes de Ferdinand von Schirach
a été réalisée le 16 juin 2023
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072917899 – Numéro d'édition : 372685).

Code produit : U35084 – ISBN : 9782072917929
Numéro d'édition : 372689.

Ce format numérique a été préparé par Entrelignes (64).